

**L** E HAVANE SE CONSUMAIT LENTEMENT ENTRE LES DOIGTS DE JOACHIM. Une minuscule spirale de fumée l'incita à en raviver le foyer pour griser à nouveau ses sens. Le rituel l'avait astreint plusieurs fois à rallumer son Cohiba afin que rayonnent la chaleur et la lumière des volutes bleuâtres du cigare. Il savourait la lente dégustation de son barreau de chaise; une progression tout en nuances et raffinements. Il avait connu tour à tour la plénitude, des passages à vide, des réactivations entrecoupées de légers écœurements, suivis de longs moments de plaisir. En abordant le deuxième tiers de son module, il parvint même à ce point d'équilibre qui, selon les amateurs de cigare, conduit à l'apothéose. Moment unique et fugace où s'imisce l'impression ridicule de détenir une parcelle de pouvoir.

Sa vie professionnelle avait été à l'image de ce havane. Jusqu'au jour où une main malveillante le lui avait arraché de la bouche et l'avait piétiné.

Cela avait été rapide et brutal. Joachim n'avait pas vu arriver ni compris ce geste mettant fin à quarante années de carrière. Les déménageurs avaient frappé à la porte de son bureau et avaient déposé une vingtaine de cartons. L'heure suivante, un courrier lui notifiait la suppression de son poste. En quelques instants, sa fonction, son titre et lui-même n'eurent plus qu'à disparaître. Il venait d'être remercié sèchement et lâchement par le tout nouveau directeur général de la police nationale. Sans plus d'explications.

Joachim observait la cendre gagner lentement mais sûrement du terrain. Que restait-il de toutes ces années-poussières? Un halo épais de souvenirs, des fragrances de bonheur, une humidification pleine de vapeurs d'illusions et de désillusions.

Il tira à plusieurs reprises de courtes et longues bouffées pour aborder le dernier tiers de son havane baptisé « le purin ».

Le terme était approprié. Depuis deux mois, plongé dans une sorte de détresse morale, sans emploi et se sentant inutile, il patageait dans la puanteur. Odeur nauséabonde de ceux qui détournaient la tête à son approche, de collègues répondant aux abonnés absents, de mesquineries administratives tournant au harcèlement moral. Il n'avait pas reçu la moindre once de remerciement ou même de compassion. Son téléphone portable restait silencieux. Lui qui avait servi l'État durant près d'un demi-siècle avec passion et enthousiasme!

Un trou noir, un vide absolu et oppressant venait de se substituer à une voie lactée d'insouciance. Joachim était un solitaire, mais jamais auparavant il n'avait connu pareille solitude. Même ses amis se disaient « sur bouqués » et ne parvenaient pas à lui accorder la moindre pause-café! Il tournait en rond dans son appartement à la recherche du temps perdu...

Joachim Kenner avait été mis en « disponibilité ». Un sombre bureau dans les soupentes du ministère lui avait été attribué, qu'il avait refusé. Pour se débarrasser complètement de lui et pour qu'il n'y ait pas de

vagues, le directeur général de la police nationale lui avait accordé le droit de ne pas effectuer ses trois mois de préavis. Il végétait donc en soignant le choc reçu sur la tête et occupait son temps au calcul diabolique des points de retraite.

Où était la faute? Où se situait l'erreur? Il n'avait aucune réponse à apporter, hormis une grande fidélité à ses deux anciens patrons. Symbole d'un dévouement sans faille, Joachim Kenner était devenu le bouc émissaire d'un homme étroit et complexé, jaloux des autres, sans véritable envergure ni identité, haïssant les promoteurs de sa nouvelle fonction trop étroite, selon lui, pour sa stature. Alors, en être faible, il s'était vengé sur Joachim, se doutant que personne ne lèverait le petit doigt pour prendre sa défense.

Il avait vu juste. Dépossédé des attributs du pouvoir, on tombe vite dans l'oubli. Or, « on » est un con. Tel était son sentiment au moment précis où il fumait nerveusement le dernier tiers de son module, qui envahissait la pièce et sa tête d'une fumée turbulente.

Il lui restait maintenant à s'organiser et à éviter de se poser en victime. Ce n'était pas dans sa nature. Lui, le super-flic, qui avait à son actif le démantèlement de réseaux mafieux, l'arrestation d'un terroriste international et l'avortement d'une tentative d'assassinat contre l'ancien Président. Il n'avait pas à rougir de son palmarès. À quoi bon se lamenter, se justifier? Le purin, mélangé à de la paille, ne donne-t-il pas un merveilleux engrais? Que resterait-il de ces baudruches, de ces outres pleines de vent, de ces êtres suffisants et insuffisants? Tout juste un nom sur une tombe.

Joachim posa son mégot sur le bord du cendrier et s'apprêta enfin à humer l'air de la liberté à pleins poumons.

**L**ES CHEVEUX BLOND VÉNITIEN ET LA ROBE MORDORÉE se confondaient avec les feuilles mortes de l'automne. Les pieds nus et les mollets se mélangeaient avec la terre limoneuse. Juliette avait couru et s'était débattue. Son corps gisait là, en bordure de la forêt de Marly-le-Roi, juste à cent mètres de sa voiture. Ses yeux verts semblaient fixer les arbres à moitié dénudés, avec leurs branches entrouvertes comme ses jambes. Les gouttes de pluie avaient zébré délicatement son visage terreux.

La gendarmerie n'eut aucune peine à l'identifier. Son portable et ses papiers se trouvaient dans le capharnaüm de son sac. Juliette s'apprêtait à fêter sa trentième année. Elle était directrice d'une succursale de banque à Saint-Germain-en-Laye. Dans la fouille minutieuse opérée par les gendarmes un préservatif fut trouvé à deux pas de son corps, sommairement caché par de la terre et des branchages.

Juliette avait été violée et étranglée la veille, probablement en début de soirée.

**B**IEN CALÉ DANS SON FAUTEUIL, Christian sirotait son whisky en attendant le coup d'envoi de la demi-finale du match France-Écosse en direct du Stade de France. Il était hors de question de le perturber durant ces quatre-vingt-dix minutes cruciales. Sophie lui avait préparé un plateau-repas puis était descendue à la lingerie faire du repassage en regardant un magazine de grands reportages sur un autre poste de télévision. Elle avait pour directive de répondre au téléphone. Après onze ans de vie commune, elle savait que son enfant gâté de mari était capable d'entrer dans des colères terribles lorsqu'on le dérangeait.

Elle aussi avait ses défauts, ses petites habitudes, ses manies ou ses tocs. L'essentiel n'était-il pas de s'en accommoder, de les accepter pour que tout se déroule dans le meilleur des mondes conjugaux ?

Pourtant la période actuelle n'était pas au nirvana. Ils en avaient conscience et évitaient depuis un certain temps les conflits. Ils traversaient un passage délicat dû à la fatigue mais aussi aux difficultés rencontrées dans leur travail respectif. La crise économique, avec sa morosité ambiante, avait certainement une influence néfaste sur leur quotidien. Pour la première fois ils devaient faire attention à leurs dépenses. Ils avaient décidé d'un commun accord de se passer de femme de ménage et de jardinier.

Christian avait une propension à exiger des sacrifices proches parfois de la radinerie, ce que supportait difficilement Sophie, elle si généreuse et dépensière. Mais l'essentiel n'était pas là. Leur tendresse respective ne parvenait plus à pallier les reproches accumulés au cours des ans. Peut-être étaient-ils un peu trop l'un sur l'autre, trop repliés sur eux-mêmes. Sans en être vraiment conscients, ils ressentaient au fond un besoin de... respiration. (...)



Jean-Marie de Morant, *Une odeur de havane*  
Roman

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2010 | [www.heloisedormesson.com](http://www.heloisedormesson.com)  
208 pages | 15 € | ISBN 978-2-35087-133-2  
Distribution/diffusion Interforum